

Force des choses

Que devant les coquins l'honnête homme soupire ;

Que l'histoire soit laide et plate ; que l'empire

Boîte avec Talleyrand ou louche avec Parieu ;

Qu'un tour d'escroc bien fait ait nom grâce de Dieu ;

Que le pape en massue ait changé sa houlette ;

Qu'on voie au Champ de Mars piaffer sous l'épaulette

Le Meurtre général, le Vol aide de camp ;

Que hors de l'Elysée un prince débusquant,

Qu'un flibustier quittant l'île de la Tortue,

Assassine, extermine, égorge, pille et tue ;

Que les bonzes chrétiens, cognant sur leur tam-tam

Hurlent devant Soufflard : Attollite portam !

Que pour claqueurs le crime ait cent journaux infâmes,

Ceux qu'à la maison d'or, sur les genoux des femmes,

Griffonnent les Romieux, le verre en main, et ceux

Que saint-Ignace inspire à des gredins crasseux ;

Qu'en ces vils tribunaux, où le regard se heurte

De Moreau de la Seine à Moreau de la Meurthe,

La justice ait reçu d'horribles horions ;

Que, sur un lit de camp, par des centurions

La loi soit violée et râle à l'agonie ;

Que cet être choisi, créé par Dieu génie,

L'homme, adore à genoux le loup fait empereur ;

Qu'en un éclat de rire abrégé par l'horreur,

Tout ce que nous voyons aujourd'hui se résume ;

Qu'Hautpoul vende son sabre et Cucheval sa plume ;

Que tous les grands bandits, en petit copiés,

Revivent ; qu'on emplisse un sénat de plats-pieds

Dont la servilité négresse et mamelouque

Eût révolté Mahmoud et laisserait Soulouque ;

Que l'or soit le seul culte, et qu'en ce temps vénal,

Coffre-fort étant Dieu, Gousset soit cardinal ;

Que la vieille Thémis ne soit plus qu'une gouine
Baisant Mandrin dans l'ancre où Mongis baragouine ;
Que Montalembert bave accoudé sur l'autel ;
Que Veillot sur Sibour crève sa poche au fiel ;
Qu'on voie aux bals de cour s'étaler des guenipes
Qui le long des trottoirs traînaient hier leurs nippes,
Beautés de lansquenet avec un profil grec ;
Que Haynau dans Brescia soit pire que Lautrec ;
Que partout, des Sept-Tours aux colonnes d'Hercule,
Napoléon, le poing sur la hanche, recule,
Car l'aigle est vieux, Essling grisonne, Marengo
À la goutte, Austerlitz est pris d'un lombago ;
Que le czar russe ait peur tout autant que le nôtre ;
Que l'ours noir et l'ours blanc tremblent l'un devant l'autre ;
Qu'avec son grand panache et sur son grand cheval
Rayonne Saint-Arnaud, ci-devant Florival,
Fort dans la pantomime et les combats à l'hache ;

Que Sodome se montre et que Paris se cache ;

Qu'Escobar et Houdin vendent le même onguent ;

Que grâce à tous ces gueux qu'on touche avec le gant,

Tout dorés au dehors, au dedans noirs de lèpres,

Courant les bals, courant les jeux, allant à vêpres,

Grâce à ces bateleurs mêlés aux scélérats,

La Saint-Barthélemy s'achève en mardi gras ;

Ô nature profonde et calme, que t'importe !

Nature, Isis voilée assise à notre porte,

Impénétrable aïeule aux regards attendris,

Vieille comme Cybèle et fraîche comme Iris,

Ce qu'on fait ici-bas s'en va devant ta face ;

À ton rayonnement toute laideur s'efface ;

Tu ne t'informes pas quel drôle ou quel tyran

Est fait premier chanoine à Saint-Jean-de-Latran ;

Décembre, les soldats ivres, les lois faussées,

Les cadavres mêlés aux bouteilles cassées,

Ne te font rien ; tu suis ton flux et ton reflux.

Quand l'homme des faubourgs s'endort et ne sait plus

Bourrer dans un fusil des balles de calibre ;

Quand le peuple français n'est plus le peuple libre ;

Quand mon esprit, fidèle au but qu'il se fixa,

Sur cette léthargie applique un vers moxa,

Toi, tu rêves ; souvent du fond des geôles sombres,

Sort, comme d'un enfer, le murmure des ombres

Que Baroche et Rouher gardent sous les barreaux,

Car ce tas de laquais est un tas de bourreaux ;

Etant les cœurs de boue, ils sont les cœurs de roche ;

Ma strophe alors se dresse, et, pour cingler Baroche,

Se taille un fouet sanglant dans Rouher écorché ;

Toi, tu ne t'émeus point ; flot sans cesse épanché,

La vie indifférente emplit toujours tes urnes ;

Tu laisses s'élever des attentats nocturnes,

Des crimes, des fureurs, de Rome mise en croix,

*De Paris mis aux fers, des guets-apens des rois,
Des pièges, des serments, des toiles d'araignées,
L'orageuse clameur des âmes indignées ;
Dans ce calme où toujours tu te réfugias,
Tu laisses le fumier croupir chez Augias,
Et renaître un passé dont nous nous affranchîmes,
Et le sang rajeunir les abus cacochymes,
La France en deuil jeter son suprême soupir,
Les prostitutions chanter, et se tapir
Les lâches dans leurs trous, la taupe en ses cachettes,
Et gronder les lions, et rugir les poètes !
Ce n'est pas ton affaire à toi de t'irriter.
Tu verrais, sans frémir et sans te révolter,
Sur tes fleurs, sous tes pins, tes ifs et tes érables,
Errer le plus coquin de tous ces misérables.
Quand Troplong, le matin, ouvre un œil chassieux,
Vénus, splendeur sereine éblouissant les cieux,*

Vénus, qui devrait fuir courroucée et hagarde,
N'a pas l'air de savoir que Troplong la regarde !
Tu laisserais cueillir une rose à Dupin !
Tandis que, de velours recouvrant le sapin,
L'escarpe couronné que l'Europe surveille,
Trône et guette, et qu'il a, lui parlant à l'oreille,
D'un côté Loyola, de l'autre Trestailon,
Ton doigt au blé dans l'ombre entrouvre le sillon.
Pendant que l'horreur sort des sénats, des conclaves,
Que les États-Unis ont des marchés d'esclaves
Comme en eut Rome avant que Jésus-Christ passât,
Que l'américain libre à l'africain forçat
Met un bât, et qu'on vend des hommes pour des piastres,
Toi, tu gonfles la mer, tu fais lever les astres,
Tu courbes l'arc-en-ciel, tu remplis les buissons
D'essaims, l'air de parfums et les nids de chansons,
Tu fais dans le bois vert la toilette des roses,

*Et tu fais concourir, loin des hommes moroses,
Pour des prix inconnus par les anges cueillis,
La candeur de la vierge et la blancheur du lys.
Et quand, tordant ses mains devant les turpitudes,
Le penseur douloureux fuit dans tes solitudes,
Tu lui dis : Viens ! c'est moi ! moi que rien ne corrompt !
Je t'aime ! et tu répands dans l'ombre, sur son front
Où de l'artère ardente il sent battre les ondes,
L'âcre fraîcheur de l'herbe et des feuilles profondes !
Par moments, à te voir, parmi les trahisons,
Mener paisiblement tes mois et tes saisons,
À te voir impassible et froide, quoi qu'on fasse,
Pour qui ne creuse point plus bas que la surface,
Tu sembles bien glacée, et l'on s'étonne un peu.
Quand les proscrits, martyrs du peuple, élus de Dieu,
Stoïques, dans la mort se couchent sans se plaindre,
Tu n'as l'air de songer qu'à dorer et qu'à peindre*

L'aile du scarabée errant sur leurs tombeaux.

Les rois font les gibets, toi, tu fais les corbeaux.

Tu mets le même ciel sur le juste et l'injuste.

Occupée à la mouche, à la pierre, à l'arbuste,

Aux mouvements confus du vil monde animal,

Tu parais ignorer le bien comme le mal ;

Tu laisses l'homme en proie à sa misère aiguë.

Que t'importe Socrate ! et tu fais la ciguë.

Tu crées le besoin, l'instinct et l'appétit ;

Le fort mange le faible et le grand le petit,

L'ours déjeune du rat, l'autour de la colombe,

Qu'importe ! allez, naissez, fourmillez pour la tombe,

Multitudes ! vivez, tuez, faites l'amour,

Croissez ! le pré verdit, la nuit succède au jour,

L'âne brait, le cheval hennit, le taureau beugle.

Ô figure terrible, on te croirait aveugle !

Le bon et le mauvais se mêlent sous tes pas.

Dans cet immense oubli, tu ne vois même pas
Ces deux géants lointains penchés sur ton abîme,
Satan, père du mal, Caïn, père du crime !

Erreur ! erreur ! erreur ! ô géante aux cent yeux,

Tu fais un grand labeur, saint et mystérieux !

Oh ! qu'un autre que moi te blasphème, ô nature

Tandis que notre chaîne étreint notre ceinture,

Et que l'obscurité s'étend de toutes parts,

Les principes cachés, les éléments épars,

Le fleuve, le volcan à la bouche écarlate,

Le gaz qui se condense et l'air qui se dilate,

Les fluides, l'éther, le germe sourd et lent,

Sont autant d'ouvriers dans l'ombre travaillant ;

Ouvriers sans sommeil, sans fatigue, sans nombre.

Tu viens dans cette nuit, libératrice sombre !

Tout travaille, l'aimant, le bitume, le fer,

*Le charbon ; pour changer en éden notre enfer,
Les forces à ta voix sortent du fond des gouffres.*

*Tu murmures tout bas : – Race d'Adam qui souffres,
Hommes, forçats pensants au vieux monde attachés,*

Chacune de mes lois vous délivre. Cherchez ! –

Et chaque jour surgit une clarté nouvelle,

Et le penseur épie et le hasard révèle ;

Toujours le vent sema, le calcul récolta.

Ici Fulton, ici Galvani, là Volta,

Sur tes secrets profonds que chaque instant nous livre,

Rêvent ; l'homme ébloui déchiffre enfin ton livre.

D'heure en heure on découvre un peu plus d'horizon

Comme un coup de bélier au mur d'une prison,

Du genre humain qui fouille et qui creuse et qui sonde,

Chaque tâtonnement fait tressaillir le monde.

*L'hymen des nations s'accomplit. Passions,
Intérêts, mœurs et lois, les révolutions
Par qui le cœur humain germe et change de formes,
Paris, Londres, New-York, les continents énormes,
Ont pour lien un fil qui tremble au fond des mers.
Une force inconnue, empruntée aux éclairs,
Mêle au courant des flots le courant des idées.
La science, gonflant ses ondes débordées,
Submerge trône et sceptre, idole et potentat.
Tout va, pense, se meut, s'accroît. L'aérostat
Passe, et du haut des cieux ensemece les hommes.
Chanaan apparaît ; le voilà, nous y sommes !
L'amour succède aux pleurs et l'eau vive à la mort,
Et la bouche qui chante à la bouche qui mord.
La science, pareille aux antiques pontifes,
Attelle aux chars tonnants d'effrayants hippogriffes
Le feu souffle aux naseaux de la bête d'airain.*

Le globe esclave cède à l'esprit souverain.

Partout où la terreur régnait, où marchait l'homme,

Triste et plus accablé que la bête de somme,

Traînant ses fers sanglants que l'erreur a forgés,

Partout où les carcans sortaient des préjugés,

Partout où les césars, posant le pied sur l'âme,

Etouffaient la clarté, la pensée et la flamme,

Partout où le mal sombre, étendant son réseau,

Faisait ramper le ver, tu fais naître l'oiseau !

Par degrés, lentement, on voit sous ton haleine

La liberté sortir de l'herbe de la plaine,

Des pierres du chemin, des branches des forêts,

Rayonner, convertir la science en décrets,

Du vieil univers mort briser la carapace,

Emplir le feu qui luit, l'eau qui bout, l'air qui passe,

Gronder dans le tonnerre, errer dans les torrents,

Vivre ! et tu rends le monde impossible aux tyrans !

*La matière, aujourd'hui vivante, jadis morte,
Hier écrasait l'homme et maintenant l'emporte.*

Le bien germe à toute heure et la joie en tout lieu.

Oh ! sois fière en ton cœur, toi qui, sous l'œil de Dieu,

Nous prodigues les dons que ton mystère épanche,

Toi qui regardes, comme une mère se penche

Pour voir naître l'enfant que son ventre a porté,

De ton flanc éternel sortir l'humanité !

Vie ! idée ! avenir bouillonnant dans les têtes !

Le progrès, reliant entre elles ses conquêtes,

Gagne un point après l'autre, et court contagieux.

De cet obscur amas de faits prodigieux

Qu'aucun regard n'embrasse et qu'aucun mot ne nomme,

Tu nais plus frissonnant que l'aigle, esprit de l'homme,

Refaisant mœurs, cités, codes, religion.

Le passé n'est que l'oeuf d'où tu sors, Légion !

Ô nature ! c'est là ta genèse sublime.

Oh ! l'éblouissement nous prend sur cette cime !

Le monde, réclamant l'essor que Dieu lui doit,

Vibre, et dès à présent, grave, attentif, le doigt

Sur la bouche, incliné sur les choses futures,

Sur la création et sur les créatures,

Une vague lueur dans son œil éclatant,

Le voyant, le savant, le philosophe entend

Dans l'avenir, déjà vivant sous ses prunelles,

La palpitation de ces millions d'ailes !

Jersey, le 23 mai 1853.

Victor Hugo (1802-1885)